

AVANT-PROPOS

Le sentiment de la nature m'accompagne depuis l'enfance, et il ne m'a jamais quitté. Je passais mes vacances d'été chez mes grands-parents, dans une ferme en Champagne ou dans un jardin du Vaucluse. Les impressions de nature que j'y éprouvais étaient d'autant plus intenses que je vivais le reste de l'année en banlieue. Je me revois encore allongé dans l'étable contre le flanc d'un petit veau, blotti dans sa chaleur et caressant son pelage ; ou accroupi dans le potager, guettant dans les rigoles creusées par mon grand-père l'arrivée de l'eau qui allait abreuver la terre desséchée. Cette relation intime avec la nature n'a jamais été perdue, ni à l'adolescence, quand, du septième étage de notre HLM, je plongeais mes regards dans l'immensité du ciel ouverte au-dessus des toits et des cheminées d'usine, ni aujourd'hui, quand je respire sur les grilles d'une station de métro le parfum d'une glycine en fleurs.

L'école elle-même ne m'en a pas détourné, bien au contraire. Les fables et les chantefables que nous récitons en classe ont gravé dans ma mémoire l'image du héron au long bec emmanché d'un long cou, ou celle de l'alligator tapi au bord du Mississipi. Découvrant plus tard les vers d'un poète de sept ans, j'ai retrouvé, décuplées par la force du verbe, les sensations vécues en marchant dans la campagne, picoté par les blés ou foulant l'herbe menue : rêveur, j'en ressentais la fraîcheur à mes pieds et je laissais le vent baigner ma tête nue. C'est par le cœur et le corps

tout entier que, lisant ces poèmes, il me semblait communiquer, littéralement et par tous les sens, avec cette nature dont la ville et l'étude pourtant m'éloignaient.

Rien de plus banal, me direz-vous ; et d'ailleurs, s'agit-il bien de nature, dans ces souvenirs d'enfance et de lecture ? Le sentiment qu'ils véhiculent n'est-il pas la simple projection sur le monde extérieur de dispositions intérieures et d'un imaginaire tout personnel ? Une sorte de mirage, entretenu par une poésie qui tourne le dos au réel pour se diriger vers un horizon chimérique ? Ne suis-je pas victime d'une illusion lyrique et de l'anthropocentrisme invétéré de la culture occidentale ? Ces reproches, qu'on adresse aujourd'hui souvent au sentiment de la nature, suppose que celle-ci soit en elle-même étrangère à l'homme, à ses affections et à ses pensées. Or n'est-ce pas précisément ce partage entre nature et culture que d'aucuns placent à l'origine de la crise environnementale que nous traversons ?

Nos cultures sont nées avec le travail de la terre, qui a d'abord exigé des hommes une attention vigilante à ses rythmes et à ses contraintes. Que l'agriculture, en se mécanisant, ait pu aboutir à l'exploitation industrielle et à l'épuisement de ses ressources, témoigne de la rupture d'un pacte ancestral avec la nature, qu'il s'agit de renouer pour respecter ses équilibres et mieux nourrir les corps et les esprits. Pour ce faire, il convient de réformer nos façons de penser, tout autant que nos sociétés et nos économies ; de mobiliser nos connaissances des phénomènes naturels et de nouveaux projets politiques, mais aussi notre sensibilité et notre créativité. Je me propose ici d'illustrer le rôle que peut jouer, au service de cette ambition, l'expression du sentiment de la nature, qui hérite d'une longue tradition mais qui prend aujourd'hui des formes inédites dans les arts et dans la littérature, auxquels seront consacrées

la 2^{ème} et la 3^{ème} parties de cet ouvrage, qui vise à dégager une nouvelle esthétique de la nature.

Mais il me faudra d'abord dissiper les malentendus qui pèsent à la fois sur la notion même de nature et sur la compréhension du sentiment qui nous unit à elle. L'idée de nature est souvent rejetée au nom de la définition qui est censée en avoir prévalu en Occident depuis les Temps modernes : celle d'un objet purement physique, extérieur à l'homme et offert à son appétit de savoir et de domination. Une telle conception, qui a présidé à l'essor des sciences et des techniques, ne saurait recouvrir la richesse et la complexité des rapports que nos sociétés et nos cultures n'ont cessé d'entretenir avec la nature. Celle-ci n'est pas seulement un objet de connaissance ni une matière première à exploiter, mais le milieu dans lequel et avec ou contre lequel vivent et œuvrent les hommes.

À l'emprise croissante exercée sur elle par le progrès des techniques modernes s'est opposée la résistance d'une tout autre attitude, qui a sa source dans l'expérience sensible. Le romantisme a contribué de façon décisive à la promotion d'un sentiment de la nature qu'on ne saurait confondre, comme on le fait parfois, avec un quelconque sentimentalisme : il exprime moins l'effusion d'un sujet qui répand au dehors ses états d'âme que sa réceptivité à ce qui l'entoure et sa participation, physique autant qu'affective, à la vie de la nature. Par là, le romantisme a favorisé l'émergence d'une véritable conscience écologique ; c'est pourquoi je rappellerai, en divers endroits de cet ouvrage, quelques-uns de ses enseignements majeurs, dont nous pouvons encore nous inspirer, quitte à les réévaluer et à les réinterpréter.

Tout autant que cette filiation, il importe en effet de reconnaître les mutations qui affectent de nos jours le sentiment de la nature, qui est sans doute universel mais non immuable : il varie selon le contexte social, intellectuel et culturel dans lequel il s'exprime. Je m'efforcerai donc de montrer comment l'évolution récente des sciences naturelles, humaines et sociales a modifié en profondeur notre représentation et notre sentiment de la nature. L'écologie nous a fait prendre conscience de notre appartenance à la communauté des êtres vivants et des menaces que font peser sur elle les excès de la technique et la mondialisation de l'économie. Or ce qui est ainsi mis en péril, ce ne sont pas seulement les équilibres naturels qui conditionnent la vie sur terre ; c'est aussi une certaine façon de l'habiter.

L'écologie ne doit pas seulement défendre l'environnement mais les significations et les valeurs humaines qui s'y rattachent. J'appelle de mes vœux, avec d'autres, l'avènement d'une écologie symbolique, qui redonne sens à notre condition terrestre. Une écologie du sensible, capable de retisser le lien, rompu par une rationalité purement technicienne, entre la connaissance et l'expérience ; de répondre à cette nouvelle forme du sentiment de la nature que j'appelle notre écosensibilité, – non pour verser dans l'irrationnel mais pour inventer « une raison qui ne lâcherait pas en route le sensible »¹. À cette invention, concourt la création artistique et littéraire contemporaine, qui a été pour moi une source de réflexion aussi précieuse que la philosophie et les sciences, et à laquelle beaucoup d'écologistes ne prêtent pas assez d'attention.

1 Francis Ponge, « La Nouvelle Araignée », *Pièces*, dans *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1999-2002 (2 vol.), t. 1, p. 340.

Les multiples dimensions d'une telle écologie ne peuvent être résumées par le terme d'*environnement*, car il désigne une réalité qui entoure l'homme mais lui reste extérieur. C'est pourquoi je lui préfère celui de *paysage*, car il intègre les valeurs, les significations et les affections humaines qui s'y attachent. Le paysage se prête aussi bien à une approche scientifique, comme celles de la géographie ou de la *landscape ecology*, qu'à l'expression artistique et littéraire. Produit à la fois par la nature et par la culture, il nous invite à dépasser le dualisme et nous propose un modèle susceptible de contribuer à cette réforme de la pensée et de la société qu'appelle la crise de notre civilisation². Je reste enfin fidèle à la notion de *nature*, dont le sens ne se limite pas à son acception «naturaliste»³. Je constate d'ailleurs que ses détracteurs eux-mêmes continuent d'y recourir, comme s'ils ne pouvaient s'en passer. Son ambiguïté même est à mes yeux une chance plus qu'un danger : elle empêche d'en faire un concept et lui permet de mieux prendre en charge la diversité de la nature elle-même et des rapports que nous avons avec elle. Elle implique en outre l'idée d'une totalité qui englobe l'ensemble des espèces, humaine et non-humaines, et des éléments, animés ou non.

À la différence de notions qui sont aujourd'hui plus en faveur, comme *le vivant* ou *le terrestre*, son champ sémantique inclut aussi l'hydrosphère et la lithosphère, et s'étend, au-delà de notre planète, à l'univers. La vision du ciel étoilé demeure pour l'humanité tout entière la

2 Dans un précédent essai, j'ai montré que, loin d'appartenir à un passé révolu, le paysage occupe une place importante dans la philosophie, les arts et la littérature contemporains, qui en renouvellent l'expression et la compréhension. Voir *La Pensée-paysage* (Actes Sud / École Nationale Supérieure du Paysage, 2011), et plus loin, p. 00 et 00.

3 Au sens que Philippe Descola a donné à cet adjectif, et que je discute plus loin (voir p. 00).

source d'une émotion venue du fond des âges mais nourrie par les images, les connaissances et les interrogations que suscite l'exploration, toujours plus audacieuse et à jamais inachevée, du cosmos. Le sentiment de ce lien qui unit le microcosme au macrocosme ne relève ni d'un mysticisme ni d'un irrationalisme : l'astrophysique n'est pas l'astrologie. Il ouvre à la pensée, à l'art et à la poésie un horizon qui ne saurait se restreindre aux limites de la biosphère, qui elle-même, aussi menacée soit-elle par les activités humaines et par le changement climatique en cours, est un système ouvert à des évolutions imprévisibles.